

PARIS MATCH

KERSAUSON
SON MARIAGE
À TAHITI

L'ÉVÉNEMENT
ALBERT
L'EX-ROI DES BELGES
PROVOQUE
LA CONTROVERSE
EN DONNANT
UNE INTERVIEW

6 juin 2014.
Ouirehama, plage
du Débarquement :
le grand-duc Jean
et la reine Margrethe
de Danemark.

6 JUIN
2014

L'ÉMOUVANT
D-DAY

L'HOMMAGE DES CHEFS D'ÉTAT
LE GRAND-DUC JEAN
AU PREMIER RANG




SOIXANTE-DIX ANS APRÈS LE DÉBARQUEMENT DU 6 JUIN 1944,
LA FRANCE A RENDU HOMMAGE AUX HÉROS
QUI L'ONT LIBÉRÉE

Du paradis à l'enfer, il y a aussi loin que de 2014 à 1944. Deux présidents nés bien après guerre, l'un à Rouen, à seulement 170 kilomètres, l'autre en plein Pacifique, observent le sable étincelant qui, le 6 juin, a servi de linceul à près de 1500 soldats américains, le tiers des pertes alliées ce jour-là. La peur, le courage et l'esprit de sacrifice hantent encore ce décor de création du monde qui a perdu jusqu'au souvenir de son nom d'avant guerre. Le D-Day, Obama et Hollande ne l'ont pas vécu. Comme pour les quelque 10 millions d'hommes, de femmes et d'enfants, réunis devant leurs postes de télévision tout au long de ces soirées de commémoration, l'événement sait leur parler mieux qu'aucune leçon d'histoire de la folie des hommes, de leur grandeur. De la solidarité, et de cette paix, douce et fragile comme le sable.

D-DAY

LE MONDE SE SOUVIENT



**OBAMA ET
HOLLANDE DEVANT
OMAHA
LA SANGLANTE**

*Le 6 juin, après la cérémonie au cimetière
américain de Colleville-sur-Mer.*

PHOTO STÉPHANE RUET

BOULEVERSÉS, LE FRANÇAIS ET L'ALLEMAND, MAIN DANS LA MAIN, DISENT « PLUS JAMAIS LA GUERRE »


Léon Gautier (91 ans), à g., et Johannes Börner (88 ans), à dr., s'avancent accompagnés par deux jeunes filles, une nouvelle génération à qui les vétérans confient leur mémoire.

PHOTO IAN LANGSDON





Le Français a rejoint Londres en 1940. Il fait partie du premier bataillon de fusiliers marins de la France libre qui débarque à Colleville sous les ordres du commandant Philippe Kieffer. L'Allemand est enrôlé au début de la guerre comme parachutiste dans la 3^e division d'élite de la Wehrmacht. Le jour du Débarquement, son régiment, appelé en renfort, rejoint Saint-Lô, 350 kilomètres à parcourir à pied sous les bombardements alliés. Les deux soldats ne font connaissance que cinquante ans après, dans le restaurant que Johannes Börner a ouvert à Ouistreham. Naturalisé français, il a épousé une Normande. Léon Gautier est, lui, marié à une Anglaise. Le 6 juin 2014, ils clôturent ensemble la cérémonie du 70^e anniversaire du Débarquement, sous les applaudissements...



Quand il arrive par les airs en 1944, c'est la nuit, et les nuages épais empêchent les avions de repérer les zones d'atterrissage. Frederick Glover fait partie des 7 900 parachutistes anglais censés neutraliser, dans la nuit du 5 au 6 juin, les renforts allemands. Aux côtés des « Diables rouges » britanniques, 15 500 soldats américains, encombrés par un matériel pesant jusqu'à 45 kilos. Une véritable armée tombée du ciel, quelques heures avant l'invasion des plages. Largués à 100 mètres de hauteur, beaucoup périssent sous les tirs allemands. Certains touchent terre à plus de 30 kilomètres de leur objectif, d'autres se noient en mer ou dans des champs inondés par l'ennemi. Les pertes sont considérables. Les victoires, superbes : Ranville et Sainte-Mère-Eglise seront les deux premières communes françaises à être libérées.

POUR LA LIBERTÉ, ILS ONT SAUTÉ DANS L'INCONNU

Le jeudi 5 juin, à Ranville.

Le vétéran Frederick Glover, avec le célèbre béret des « Red Devils » (« Diables rouges »), 6^e division aéroportée britannique, assiste au saut de 170 parachutistes largués de quadrimoteurs.

PHOTO THOMAS BREGARDIS



Sur le quai de la gare de Caen, au petit matin, Arnold Franco, 90 ans, ne semble pas affecté par son long voyage. Il arrive de New York où, après la guerre, il est devenu courtier en assurances. « J'aime la France, dit-il, en adressant un regard malicieux. Je faisais partie du 3^e escadron mobile de radio. J'ai débarqué à Omaha Beach, trois jours après le D-Day. Je suis tellement attaché à la liberté que je me suis porté volontaire dans l'armée de terre pour aider à libérer votre pays. Mon lien avec lui est indéfectible. » Sous les colonnades du cimetière de Colleville-sur-Mer, Clifford Dill, 90 ans, vient de Caroline du Sud. Il est encore secoué par l'émotion. Barack Obama en personne lui a serré la main, chaleureusement. Appuyé sur sa canne, Clifford plaisante: « Notre président m'a remercié pour mon bon boulot. Je lui ai dit que je recommencerais aussitôt s'il le fallait. » A ses côtés, Hartley Baird, 90 ans, de Pittsburgh en Pennsylvanie, adopte un

Un peu plus loin, sous une grande tente blanche, dans une moiteur tropicale, Eugene « Ike » Refice, 92 ans, raconte: il est entré dans l'infanterie en juillet 1942, « c'était la 3^e armée du général Patton en Europe. J'ai foulé la plage d'Utah Beach le 6 juin, entouré de chars qui protégeaient plus de 20 000 hommes. » Auprès de lui, son meilleur ami tuera, « tout seul, 52 soldats allemands ». Le D-Day a été l'unique mission de « Ike » en France. « On m'a renvoyé en Grande-Bretagne. Puis j'en suis reparti pour libérer la Belgique. » Le 8 janvier 1945, son unité est alors basée à Dahl, au Luxembourg, quand un bataillon allemand attaque. « Nous réussissons à les neutraliser, mais le combat fait de nombreuses victimes de part et d'autre. Soudain, le sergent Turner et moi découvrons un tout jeune Allemand vivant, adossé à un arbre. Il a été blessé par un éclat de grenade. Nous le portons sur notre dos jusqu'à l'infirmerie où nous le laissons se faire soigner. Soixante ans plus tard, par l'intermédiaire des Amis des vétérans américains du Luxembourg, j'apprends qu'un certain Allemand, Horst Przybilski, est venu à Dahl pour retrouver la trace de ses sauveteurs. » C'est ainsi que l'Américain et l'Allemand se sont revus, à l'été 2005. « Il m'a expliqué qu'il avait été soigné. Guéri, il a été envoyé dans un camp de prisonniers dans le Massachusetts. Puis il est rentré en Allemagne où il est devenu homme d'affaires, avec succès. » Quand on reproche au vétéran Refice d'avoir secouru un Allemand, il rétorque: « S'ils étaient mauvais, je n'avais pas à l'être. » Il ajoute avec humanité: « Je ne porte jamais de médaille. Ce gars est ma seule véritable médaille car il est devenu quelqu'un de bien. »

De l'autre côté du podium VIP des vétérans américains, dans la foule des invités est assis le Français Anselme Vilmont, 92 ans, la veste de costume bardée de décorations. Seul Amiénois à avoir combattu au côté des Alliés le 6 juin, il a obtenu quatorze médailles. Ce quartier-maître était aux commandes d'une mitrailleuse sur le croiseur « Montcalm », l'un des deux seuls navires français, aux ordres des Américains, à participer au débarquement à 5 h 50. « Il y avait 5 000 bateaux, mais j'ai été l'un des premiers à ouvrir le feu sur Omaha Beach. Ma mission: tirer sur les avions allemands... et j'en ai eu quelques-uns! sourit-il. A Philadelphie, on nous avait entraînés avec un simulateur et les instructeurs augmentaient le volume des vrombissements d'avions pour nous aguerrir et nous apprendre à les reconnaître. Ce qui m'a permis de les abattre la nuit. A 5 kilomètres des plages, j'ai assisté au massacre aux premières loges. Pendant trois jours, les bombes pleuvaient autour de nous. Que de morts pour que nous soyons libres. » ■

L'ADIEU POIGNANT AUX FRÈRES D'ARMES

PAR ISABELLE LÉOUFFRE

ton plus grave: « Je suis ici pour rendre hommage aux 10 000 soldats morts. Par respect. Je faisais partie de la 9^e Air Force. J'ai atterri à Sainte-Mère-Eglise, en août 1944. Inoubliable! » Dans sa chaise roulante, Robert Richards, 90 ans, se protège du soleil. Il a débarqué le 6 juin à midi, un des seuls Américains incorporé dans un peloton d'infanterie canadien. Robert venait de l'Indiana, aux Etats-Unis. Comme il avait des taches aux poumons, l'armée américaine craignait qu'il ait la tuberculose. « Alors ils m'ont mis avec les Canadiens, par sécurité! » dit-il en rigolant. Ce fils de fermier est venu combattre en France pour deux raisons: « Eradiquer le nazisme et voir ce qu'il y avait de l'autre côté de ma montagne. » Il se souvient que, pendant ce D-Day, il « faisai[t] partie du bruit ». « On ne distinguait pas une cartouche calibre 40 d'un obus de 90. Mais je ne me rappelle pas avoir eu peur. » Sa seule blessure de guerre: il s'est cassé le pied en sautant des barbelés. Il ajoute avec tristesse: « Mon meilleur ami est mort sous mes yeux ce jour-là... »

1. Cette Britannique appartenait de l'Auxiliary Territorial Service, la branche féminine de l'armée britannique composée de volontaires. La future reine Elizabeth en faisait partie.

2. Trois générations séparent le Britannique Tony Snelling, 91 ans, et son petit-fils William, 11 ans, venus assister à un service religieux, ce 5 juin, en la cathédrale de Bayeux.

3. Sur Juno Beach, à Courseulles-sur-Mer, ce vétéran canadien se souvient quand il a débarqué.

4. L'Allemand Hans Sauer, 91 ans, retrouve le blockhaus de Colleville-Montgomery où il était terré dans la nuit du 6 juin 1944, sous les bombardements alliés.



LE DERNIER PÈLERINAGE

L'émotion étreint ces anciens de la Royal Navy, de l'Aéronavale ou de la logistique, membres de l'Association des vétérans de Normandie, alors qu'ils entonnent le « Auld Lang Syne » (« Ce n'est qu'un au revoir »), lors d'une cérémonie à Arromanches.

